

lignes vaciller et ses teintes se confondre, puis bientôt il s'évanouit comme un songe (1).

Ce jour et cette nuit polaires de plusieurs mois ne sont-ils pas à eux seuls un spectacle unique ?

Parfois, pendant que le soleil promène au ras de l'horizon son globe élargi et semble vouloir disparaître, la lune élève d'un côté du ciel son disque d'argent, comme si elle voulait lui disputer l'empire et éclairer une nuit absente ; mais bientôt, vainqueur des ténèbres, le soleil remonte vers les hauteurs des cieux, et l'astre des ombres, s'effaçant devant l'éclat de ses rayons, se perd peu à peu dans le pâle azur du firmament.

Quel moment solennel que celui où, faisant ses adieux à la terre et lui jetant son dernier rayon, triste et morne comme le suprême regard d'un mourant, le soleil disparaît et semble s'éteindre, abandonnant à la nuit l'empire de la nature ! Aux funérailles de son époux, la terre gémit par la voix des brises plaintives ; veuve pour de longs mois, elle prend le deuil, et, s'enveloppant de ténèbres et de frimas comme d'un voile funèbre, elle s'endort sous son blanc linceul de neige. Dès lors tout devient triste et désolé, tout semble pleurer un absent. La vie paraît suspendue. Les voyageurs racontent qu'en voyant les ombres envahir la terre et le ciel, les animaux eux-mêmes semblent frappés de terreur, et que les loups poussent de lamentables hurlements. Kane vit ses chiens de Terre-Neuve, sous l'influence de cette nuit lugubre, devenir fous, puis mourir. Bientôt oiseaux et quadrupèdes émigrent vers un climat moins farouche, ou, s'enfonçant sous la neige comme les ptarmigans, se plongent dans un sommeil torpide. Semblable à un royaume sans maître, le ciel, pendant l'absence de son roi, est en proie à l'anarchie ; les vents et les tempêtes s'en disputent les espaces. C'est à peine si le pâle crépuscule polaire atténue les ombres qui le voilent, et si la lune parvient à trouer les tourbillons de neige soulevés par l'ouragan, et à faire glisser au travers de cette voûte épaisse un rayon affaibli, comparé par Bellot au jour incertain qui tombe d'un soupirail dans l'obscurité d'un cachot. Lorsqu'il se voit pour la première fois enseveli dans les ténèbres silencieuses de la longue nuit polaire, l'homme, dit le célèbre Parry, ne peut se défendre d'un involontaire effroi et se croit transporté en dehors du domaine de la vie. Ces mornes et ténébreux déserts lui apparaissent comme ces espaces incréés que Milton a placés entre l'empire de la vie et celui de la mort (2).

Mais aussi quelle fête sur la terre et dans le ciel, lorsque le soleil revient de son long exil et que, lançant par-dessus l'horizon sa première flèche d'or, il annonce le retour de la chaleur et de la lumière ! Se réveillant de sa longue léthargie, la terre tressaille sous ce rayon fécondant et sent la vie agiter son sein. Bientôt elle aura secoué son linceul de neige et de glace, et, jusque sous le pôle, le penchant de ses vallées se parera de verdure et de fleurs.

« Je comprends aujourd'hui, s'écrie Bellot en présence de ce spectacle, le culte que certaines peuplades rendent au soleil et les fêtes instituées en son honneur par les anciens Scandinaves ! »

LUCIEN DUBOIS.

Le Correspondant.

EDUCATION.

Influence de la Famille sur l'Enfant et sur son avenir.

La *Famille*, ce centre d'affections au milieu duquel Dieu a voulu que chaque homme fût placé en naissant, n'offre-t-elle pas, outre le foyer qui réchauffe et développe le cœur, une arène où s'exercent toutes les vertus de la société ? Si cette école domestique était vraiment ce qu'elle doit être, si chacun savait y occuper la place que lui assignent ses droits et ses devoirs, elle serait la meilleure préparation pour la vie sociale.

En effet, comment l'enfant accoutumé à aimer, à respecter l'autorité paternelle, à rendre à ses parents âgés les égards et la déférence qui leur sont dus, ne respecterait-il pas, devenu homme, les lois de son pays et les magistrats commis à leur garde ? Comment l'enfant accoutumé, dès ses premières années, à user de support avec ses jeunes frères, à les protéger plutôt qu'à les opprimer, à souffrir de leurs peines, à partager leur joie, à respirer avec eux cette atmosphère de paix et d'amour qui enveloppe une famille bien unie ; comment cet enfant, devenu homme, ne porterait-il pas dans la société ce degré de bienveillance et de dévouement qui excuse les torts, supporte les faiblesses, se désiste volontairement d'une partie de son droit au profit de son prochain, et n'oublie dans aucune circonstance que le bien général doit dominer les intérêts particuliers ? Comment l'enfant qui aura pris l'habitude de respecter la vérité jusque dans ses jeux, qui n'aura jamais abusé de la crédulité de son frère ou de la faiblesse de sa sœur, comment ne serait-il pas loyal dans toutes ses transactions avec les hommes, et esclave de sa parole, qu'il ne donnera jamais légèrement, il est vrai, parce qu'il aura appris à en estimer la valeur ? Comment l'enfant accoutumé à traiter les domestiques avec politesse, à se montrer reconnaissant du moindre service, ne serait-il pas en toutes circonstances, juste, humain, généreux envers ses semblables ?

Oui, les habitudes contractées sous le toit paternel déteignent sur tout le reste de la vie, et les principes sucés avec le lait laissent des traces indélébiles ; des passions ou des influences étrangères peuvent réussir à neutraliser pour un temps leur action sur la vie, mais ils ne sont pas pour cela effacés du cœur, et tôt ou tard ils reparaissent sous forme de remords, ou, ce qui vaut mieux, sous celle de repentir.

Cette conviction devrait encourager les parents à la plus grande fermeté dans la discipline domestique, à la plus scrupuleuse vigilance sur les rapports de leurs enfants entre eux ; mais hélas ! ce devoir est en général peu compris, ou du moins fort inexactement pratiqué, et vous verrez souvent les parents les plus stricts, les plus sévères pour tout ce qui concerne l'instruction, les heures consacrées aux leçons et l'exactitude avec les personnes chargées de les donner, se montrer passablement insouciant sur la direction de la vie privée de leurs enfants ; ou croirait même, parfois, qu'ils cherchent à compenser leur sévérité quant aux études, par mille petites gâteries matérielles qui peuvent cependant devenir un poison moral, selon la manière dont l'enfant en use ou s'y accoutume.

Une des plus fâcheuses tendances de notre époque, c'est la perturbation jetée dans la société par ce qu'on appelle le radicalisme, cette espèce de sourde révolte contre toute supériorité, et contre toute règle, ce besoin de nivellement, qui déclassé les individus, affaiblit l'autorité la plus légitime et substitue les impressions aux principes. On redoute, on déplore cette disposition, trop générale, on se demande comment y remédier, et l'on ne s'aperçoit pas que le germe en est cultivé, réchauffé au sein de presque toutes les familles, même de celles qui anathématisent le plus vigoureusement le radicalisme et ses conséquences.

Soit faiblesse, soit bonté, soit réaction contre l'autocratie exagérée des chefs de famille d'autrefois, on a beaucoup répété depuis plus d'un demi-siècle, qu'un père devait aspirer, avant tout, à devenir l'ami de ses enfants, qu'il fallait abjurer l'autorité pour obtenir la confiance ; et, dans le désir d'atteindre ce but, les pères oublient trop souvent qu'ils sont chefs de famille responsables, et que, s'ils renoncent au droit de diriger leurs enfants, les confidences qu'ils en recevront un jour pourront bien leur signaler leurs propres fautes. Oui, un père doit être l'ami de son fils, mais non son camarade ; un ami grave et sympathique auquel on va demander conseil et appui, et sur les lumières duquel on aime à compter. Oui, nous devons chercher à obtenir la confiance de nos enfants, il vient même un âge où elle doit être entre eux et nous le plus puissant des liens, mais c'est une erreur de supposer que l'exercice de l'autorité la refoulera.

Si cette autorité, toujours juste, se trouve être l'expression de

(1) Parmi les faits de ce genre mentionnés dans les annales des voyages, celui que raconte Scoresby est assurément l'un des plus extraordinaires. Un jour, le célèbre baleinier, jetant les yeux vers une certaine partie du ciel, y aperçut, à son grand étonnement, l'image renversée d'un navire qui ne pouvait être le sien. D'où venait ce vaisseau qui semblait ainsi naviguer la tête en bas dans l'océan sans rivage du firmament, ou plutôt avoir jeté l'ancre dans les nuées ? Quelle ne fut pas la stupefaction de Scoresby lorsque, examinant la scène à l'aide du télescope, il reconnut, à ne pouvoir s'y méprendre, dans ce bâtiment aérien, le *Fame*, le navire que commandait son père, et qui, à son insu, était venu tout récemment mouiller dans une anse à dix lieues du point où il se trouvait !

(2) Notons ici un fait touchant : la plupart des animaux qui habitent les régions arctiques, tels que lièvres, renards, perdrix, etc., changent de couleur quand vient l'hiver et se couvrent d'une fourrure ou d'un plumage d'une blancheur immaculée : soit que la nature polaire, en leur donnant sa livrée, veuille les mettre en harmonie avec elle-même ; soit que plutôt la providence divine, toujours admirable envers ses plus infimes créatures, ait voulu vêtir chaque année les animaux d'une robe d'hiver plus chaude, eu égard à sa couleur, ou les soustraire à l'œil de leurs ennemis en les peignant de la nuance uniforme des lieux où ils vivent.